

# Trans-cathodique

*Witold Gombrowicz, fin d'émission*

Un grand écrivain sur le petit écran, du plus loin de mes vagues souvenirs, dès qu'on m'a mis sur cette piste, c'est le visage de Witold Gombrowicz qui m'est apparu dans le poste, une émission en noir & blanc version ORTF, son visage zoomé de très près, la raie bien au milieu de ses cheveux gris argenté, le front haut, presque hautain, des lunettes noires ou des poches sous les yeux, mais d'un diamètre équivalent, des verres fumés ou des cernes, ça dépend des séquences... Un visage plutôt émacié qui, on s'en aperçoit très vite, se détourne vers la droite dès qu'il commence une phrase, qui oblique entre les mots, qui se défait à mi-parcours, prend la tangente verbale, oui, qui s'esquive sans cesse à droite, autrement dit à gauche pour nous les spectateurs en train de le voir virer de bord. D'ailleurs on a du mal à écouter quoi que ce soit parce que c'est obsédant ce mouvement de balancier, face puis blablabla profil, face puis blablabla profil... Gombrowicz en gros plan fuyant chaque question par le côté, répliquant exprès de biais, frontal et puis bord cadre, ne cherchant à fixer aucun capital de sympathie, bien au contraire, face puis profil anthropométriques, l'auteur qui se rend suspect à mesure, qui girouette sur place, qui oblique du chef, qui refuse de tenir la pose photogénique de la TV d'hier et d'aujourd'hui – yeux dans les yeux, vous m'avez compris –, non, lui qui s'esquive une phrase sur deux, si bien qu'à repasser l'interview entière en accéléré, donc sans aucun son dans les oreilles, on a juste l'impression d'un vieux dandy qui fait non de la tête, sans discontinuer, non de non de non de non de non de non, le stade ultime de la pantomime, rien que non, automate d'un seul ressort élémentaire : la dénégation muette.

En repassant la même bande de la même émission à propos du même auteur, mais au ralenti cette fois, donc toujours privé du volume de sa voix, on se focalise sur un seul détail, là, au centre

de l'image, le seul truc qui bouge, une bouche, la sienne, papillon postiche en virevolte, fasciné par la lumière, plaqué sur l'écran, puis consumé de l'intérieur du tube cathodique, une bouche bien dessinée, celle de Witold Gombrowicz, ses lèvres charnues qui s'incurvent aux commissures et s'inventent des grimaces : *primo*, bouche en cœur, à peine entrouverte, joues gonflées puis vidées, pour laisser passer l'air... de s'en contrefoutre royalement ; *deuzio*, bouche en cul-de-poule, crispée pire qu'un sphincter artificiel, ainsi qu'ailettes du nez rétractiles et joues creuses, pour se retenir... de vous conchier tout aussi royalement ; *tertio*, ultime variante, bouche élargie au maximum sur une denture insolument blanche, ébauchant une sorte de sourire carnassier qui s'affaisse in extremis en « faisant la lippe » – notons au passage que l'expression archaïque « faire la lippe » date de Montaigne ou Rabelais, auteurs fort appréciés par le grimaçant en question, mais ça n'a pas de rapport –, bouche donc qui prend un petit air de moquerie boudeuse, sans qu'on sache s'il s'agit de quelque signe de défiance ou d'un tic facial provoqué par le relâchement des muscles zygomatiques.

Mais cette troisième figure du style gombrowiczienne mérite, je crois, qu'on s'y attarde un peu. Par cette moue méprisante – exécutée à dessein ou non, peu importe –, l'auteur semble nous envoyer un message subliminal : regardez comme le sentiment de supériorité se manifeste par l'abaissement de la lèvre inférieure, j'ai bien dit inférieure, oui regardez comment le masque impassible de l'esprit supérieur est secrètement démangé, animé, inspiré tout entier par le tremblement vulgaire de cette basse lèvre pendante, autrement dit, par le principe même d'infériorité... lip-pue, soit un rapport intime entre supériorité et infériorité, raffinement et vulgarité, distanciation et immaturité, jamais l'un sans l'autre, et nul besoin d'articuler d'autres concepts à la queue leu-leu, ça se lit déjà sur les lèvres. Ainsi s'achève mon ébauche de physiognomonie critique, je pourrais d'ailleurs m'arrêter là...

Witold Gombrowicz n'a pas besoin de s'expliquer, il n'a qu'à faire la gueule à la télé, et ça lui suffit largement pour incarner ses paradoxes littéraires, juste sa gueule à contre-emploi.

J'aurais tout aussi bien pu m'essayer à une étude phonétique de l'accentuation polémique chez cet auteur, dont le fort accent polonais accentue justement les consonnes occlusives bilabiales ou nasales sourdes, le « p » et le « n » surtout, ayant une place essentielle en français dans toute affirmation négative : le « ne » et le « pas » qui, articulés avec une forme verbale, expriment un refus ou un rejet. Exemple : « Je préférerais ne pas... », dit Bartleby, un autre forcené littéraire, quoique grammaticalement c'est pas très correct... Autre exemple, simplissime : « Moi, je n'aime pas... ». C'est le début de phrase préféré de Witold Gombrowicz pour dénigrer en bon français... la cuisine française, les littérateurs français, les jardins à la française, la révolution française, j'en passe et des pires spécialités de la culture française. C'est l'*incipit* fétiche de ce polyglotte européen qui peine pourtant à enchaîner ces « p » proprement imprononçables, surtout quand on doit justifier ses origines « polonaises... ou pas » face à un journaliste qui, par pure provocation, se fait appeler Polac. Tant de « p » à fois, c'est sans doute la cause, chez cet écrivain asthmatique, de trop d'efforts consentis pour répondre du tac au tac et la raison majeure de la plupart de ses grimaces – ce qui, hélas, rend totalement caduque notre démonstration précédente.

Bon, comme j'ai épuisé mon crédit de 4000 signes, je vais me dépêcher de conclure. La première diffusion de cette émission, intitulée Bibliothèque de poche, date d'octobre 1969, soit trois mois après la mort de son illustre invité. En tout, ça dure 56 minutes, vous n'en verrez qu'un peu plus de la moitié, mais justement parlons du dispositif. Visite à domicile, dans la villa où Witold Gombrowicz vit avec sa jeune compagne Rita. C'est parti pour une causerie entre le « monstre sacré » et ses deux faire-valoir, le journaliste Michel Polac et l'éditeur Guillaume de Roux. A priori, la routine de l'entretien télévisuel : huis clos, champ, contrechamp. Sauf que non, au bout d'un quart d'heure, les deux interrogateurs, rejoints par le réalisateur Michel Vianey, se mettent à l'écart, sur le balcon, et échangent leurs impressions, plutôt contrastées. Une sorte de *making of*, avec des avis contradic-

toires, argumentés et nuancés par leurs lectures personnelles, cette séquence devant prendre une large place au montage. Le procédé, disons brechtien, censé montrer la fabrique de l'émission en cours, a quelque chose d'artificiel, mais une certaine spontanéité l'emporte malgré tout. Et c'est là que, comble de la mise en abyme audiovisuelle, l'étau se resserre autour de l'écrivain piégé. Il va maintenant devoir subir l'écoute sur bande magnétique de la conversation *off record* de ses trois critiques puis réagir à chaud et en leur présence. On pense à *État de siège*, un des rares bons films de Costa-Gavras, où un conseiller militaire de la CIA (joué par Yves Montand) est pris en otage, mis au secret puis jugé par des activistes du mouvement Tupamaros, ledit barbouze étant sommé par ses ravisseurs de réécouter ses mensonges successifs, d'un enregistrement à l'autre. Rapt révolutionnaire ou dispositif inquisitorial d'exception ? ça mériterait débat, sauf que ce qui se joue ici, à travers l'expérimentation sauvage de cette Bibliothèque de Poche, c'est la naissance du Télé-Tribunal littéraire, et bien au-delà d'une certaine idée de la conversation comme interrogatoire. Du coup, ayant subi en différé les plaidoiries de ses trois avocats, à charge ou à décharge, la « bête de scène » Witold Gombrowicz est acculé au pire de lui-même, il se contracte, se rétracte, se braque tout court, réduit à ses plus aigres contradictions.

Et d'ailleurs, regardez bien le dernier plan de l'extrait, dix minutes avant la vraie fin de l'émission, le meurtre en direct, Witold Gombrowicz allongé sur un divan, se couvrant d'un plaid en forme de linceul, non sans nous avoir lancé *in extremis* un petit signe d'adieu, une ultime pirouette grimaçante. Mais après tout, c'est la plus juste chute qui se puisse concevoir, cette mort anticipée. La preuve magistrale, sous nos yeux, que le dispositif audiovisuel a toujours le dernier mot, qu'il est objectivement le plus fort, qu'il peut prendre n'importe qui dans sa ligne de mire, même le plus génial des provocateurs, et le réduire aux piètres aveux d'une imposture, à la somme nulle de ses blessures narcissiques, au remugle amer du néant.

Y.P.